

LE CANTIQUE DE SIMÉON.

(COMMUNION DE NOËL.)

Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix ,
selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut !

(Luc, II, 29, 30.)

Si la lecture de la bible vous est familière, ces paroles du vieillard Siméon vous auront rappelé les paroles d'un autre vieillard, qui offrent avec celles-ci un rapport frappant et merveilleux. En lisant les bénédictions prophétiques que Jacob, sur son lit de mort, adressait à ses douze fils, vous aurez remarqué une exclamation soudaine, étrange, sans lien apparent avec ce qui précède ou ce qui suit, par laquelle le patriarche interrompt tout-à-coup la description du sort à venir des diverses tribus d'Israël : « ô Eternel, » s'écrie-t-il, « j'ai attendu ton salut ! » La parole de Siméon que nous avons choisie pour texte est la ré-

ponse à la parole de Jacob. Ce cri d'action de grâces dans l'histoire est un écho divin qui répond à travers es âges à ce cri d'espérance dans la prophétie. Jacob est ici le représentant de l'ancienne église, celle de l'attente et de l'espérance : Siméon est le représentant de l'église nouvelle, celle de la vue et de l'accomplissement. Les fidèles de l'ancienne alliance attendaient avec Jacob un salut encore à venir : les fidèles de la nouvelle alliance reçoivent avec Siméon un salut tout accompli. Jacob voit les régions de l'avenir s'éclairer à demi pour ses regards mourants ; il aperçoit dans l'éloignement, d'une manière obscure et vague encore, mais certaine, la délivrance que Dieu tient en réserve pour son peuple ; et il s'écrie dans l'espérance de la foi : « ô Eternel ! j'ai attendu ton salut ! » Cette parole tombe et disparaît emportée par le cours des âges ; les hommes l'oublient ; elle reste comme perdue pendant deux mille ans ; rien n'annonce qu'elle doive jamais reparaitre à la lumière : mais celui-là ne l'a pas oubliée pour qui un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour ; il la garde par devers lui pour l'accomplir au temps qu'il a marqué d'avance dans ses décrets éternels ; et après vingt siècles écoulés, le voici qui, par la bouche de Siméon, répond à la parole de Jacob comme si cette parole était d'hier : « tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix : car mes yeux ont vu ton salut. » Admirable enchaînement des dispensations de Dieu ! par la foi les deux vieillards fidèles

se donnent la main, ils s'appellent et se répondent à travers les siècles ; Siméon est la continuation de Jacob, l'intervalle qui les sépare disparaît en quelque sorte aux yeux de la foi, rempli qu'il est par une chaîne non interrompue de serviteurs de Dieu, qui tous ont attendu le même salut, qui tous ont répété en esprit la parole de Jacob ; il suffit de toucher à une extrémité de cette chaîne divine pour que l'autre extrémité tressaille aussitôt ; et quand Jacob s'écrie : « j'ai attendu ton salut ! » Siméon répond : « mon attente est comblée : mes yeux ont vu ton salut ! »

Je viens aujourd'hui méditer avec vous, mes bien-aimés frères, sur ce salut attendu et annoncé par Jacob, contemplé et goûté par Siméon :

La première chose qui frappe dans les paroles de Siméon comme dans celles de Jacob, c'est qu'ils appellent l'un et l'autre ce salut qui fait leur espérance et leur joie le salut *de Dieu* : « j'ai attendu *ton* salut ! » « mes yeux ont vu *ton* salut ! » Le Saint-Esprit a voulu nous rappeler par là cette vérité capitale de la foi, que le salut est l'œuvre de Dieu et non pas la nôtre. Il ne s'agit pas d'acquérir par nos propres efforts, de mériter par nos œuvres la vie éternelle comme un salaire : il s'agit de la recevoir comme une grâce non méritée, pur effet du bon plaisir de Dieu. A bien examiner les choses, c'est là ce qui distingue la seule religion divine de toutes les religions humaines. Les reli-

gions humaines enseignent toujours un salut qui doit être acheté par les œuvres de l'homme. Les unes lui disent : « obéis fidèlement aux inspirations de ta conscience, accomplis cette loi morale que tu portes dans ton cœur, sois pur, juste, patient, tempérant, véridique, et tu seras sauvé. » D'autres lui disent : « impose-toi des souffrances volontaires, condamne-toi à une immobilité perpétuelle, déchire ton corps avec des pointes de fer, brûle ta chair sur des charbons ardents, et tu seras sauvé. » D'autres : « consacre ta vie à des actes de dévotion, courbe ton front sur le pavé des églises, récite des prières, accomplis minutieusement tous les actes matériels du culte, et tu seras sauvé. » D'autres enfin : « renonce à tous les plaisirs et même à toutes les occupations du monde, enferme ta vie dans l'ombre et le silence d'un cloître, donne aux pauvres tout ce que tu possèdes, et tu seras sauvé. »

Mais toutes ces religions de la terre, qui ont cela de commun qu'elles font toutes reposer le salut sur l'œuvre de l'homme, ne suffisent pas à donner la paix au pécheur. En vain l'homme s'étudie à conquérir le salut à force de bonnes œuvres et de souffrances : il reste toujours bien au-dessous des exigences de son propre cœur, il ne parvient pas à satisfaire sa conscience, il sent que la vie éternelle est de trop grand prix pour qu'il puisse l'acheter jamais ; et il retombe découragé sur sa propre impuissance, jusqu'à ce qu'il ait connu le salut de Dieu. Dans le salut de Dieu la

paix du pécheur sauvé, s'appuyant sur la volonté même de Dieu, est solide et inébranlable comme Dieu lui-même; et pour la renverser il faudrait dépouiller ce maître souverain de sa puissance éternelle. Ce n'est plus l'homme qui se livre à une vague espérance de conquérir le salut par ses propres efforts, espérance toujours trompeuse et toujours trompée : c'est Dieu qui dit à l'homme succombant sous le sentiment de son impuissance : « pauvre pécheur perdu et condamné par tes péchés, ne crains point : c'est moi qui veux te sauver. Renonce à ce salut illusoire que tu voudrais te donner toi-même : accepte mon salut, le salut que j'ai accompli pour toi et que je t'offre gratuitement. Regarde : pour te sauver j'ai quitté mon trône de gloire, je suis descendu sur la terre, j'ai pris la forme d'un serviteur, j'ai été mis au rang des criminels, je suis mort sur une croix ! » Comment, après que ton Dieu a fait tout cela pour te sauver, pourrais-tu songer encore, pauvre pécheur, à te sauver toi-même ? Ah ! si tu avais pu toi-même acheter le salut, crois-tu donc que le maître du ciel et de la terre eût tant souffert pour te l'acquérir ? Non, non, renonce à toi-même et à tes prétendus mérites, jette loin de toi toute cette fausse monnaie dont tu voudrais payer le salut, reçois la vie éternelle comme une grâce que Dieu t'accorde « sans argent et sans aucun prix, » donne-lui seulement ton cœur, et tu seras sauvé. Alors tu pratiqueras toutes les vertus morales par

amour pour ton Dieu sauveur ; alors tu seras pur, tempérant, juste, charitable ; alors tu sacrifieras avec joie tes biens et ta vie pour le Seigneur et pour tes frères : tu feras tout cela non point pour te sauver, mais parce que tu es sauvé !

Puissions-nous, mes bien-aimés frères, comprendre toujours mieux que le salut est l'œuvre de Dieu et non pas la nôtre ; que dans son origine comme dans son développement, dans son dessein primitif comme dans les moyens de l'accomplir, dans le pardon qui le commence comme dans la sainteté qui le couronne, ce salut appartient tout entier au Seigneur ; et que nous ne pouvons faire autre chose à cet égard sinon de l'accepter humblement et simplement, et de nous donner par amour à celui qui nous a aimés le premier ! Aussi longtemps que nous n'avons pas compris cette vérité fondamentale, nous n'avons rien compris au salut : et c'est sans doute parce que nous ne l'avons pas encore bien comprise qu'il y a encore tant de malaise dans notre cœur ; que notre paix est si chancelante et si imparfaite ; c'est pour cela aussi que nous sommes si peu avancés encore dans la sanctification, dans la pratique des vertus chrétiennes. C'est que nous prétendons appuyer notre salut, jusqu'à un certain point et à certains égards, sur nous-mêmes, sur nos efforts personnels qui ne sont que faiblesse, sur nos vertus naturelles qui ne sont, hélas ! que péché : base fragile, espérance trompeuse, qui se ren-

verse bientôt au souffle de l'épreuve, ou s'évanouit au creuset de la tentation. Ah ! goûtons enfin le bonheur ineffable de nous plonger tout entiers dans cet océan de grâce, dont les flots ont couvert le monde à la voix d'un Dieu sauveur ! Recevons la vie éternelle comme un trésor que Dieu nous a donné, que nul ne peut nous ravir ; et puisons dans la joie de cet immense bienfait un amour sans bornes pour celui qui nous a tant aimés, un dévouement sans réserve au service d'un tel bienfaiteur !

Le second caractère qui distingue ce salut qu'attendait Jacob et que contempla Siméon, c'est qu'il repose sur la parole du Seigneur. « Tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, *selon ta parole.* » Le salut est un bien relatif à l'avenir, et nous ne le possédons dans ce monde que par la foi ; il tire toute sa force et toute sa réalité même de la parole du Seigneur qui nous le promet. « Si nous sommes sauvés, c'est en espérance, » dit l'apôtre. Ce caractère du salut était surtout frappant pour les fidèles de l'ancienne alliance ; il n'existait pour eux que dans la parole de l'Éternel. Durant quatre mille ans l'église dut se contenter de cette parole ; l'Éternel avait promis, c'était assez : et forts de cette promesse du Seigneur, les fidèles attendaient en paix le jour de l'accomplissement. Il y a quelque chose de bien admirable dans cette attente de l'ancienne église, qui se contente de

croire et de saluer de loin les promesses de son divin chef, qui se trouve plus riche de ces seules promesses qu'elle ne pourrait l'être de tous les trésors de la terre, et qui n'hésite pas à sacrifier tout le reste à la seule espérance d'un bien qu'elle ne devait jamais voir ici-bas. Cette généreuse espérance ne devait point être trompée : le Seigneur n'a pas manqué de dégager sa parole au temps qu'il avait annoncé lui-même ; et le vieux Siméon placé sur la limite des deux alliances, donnant une main à l'église de Sion, une autre à l'église de Golgotha, a pu dire au nom de l'ancienne église tout entière, en recevant dans ses bras l'enfant de la promesse : « Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole : car mes yeux ont vu ton salut ! »

Pour nous aussi, mes bien-aimés frères, le salut repose tout entier sur la parole de l'Eternel. La différence entre l'Israélite fidèle et le chrétien croyant, c'est que l'Israélite attendait le premier avènement de Jésus-Christ dans l'infirmité de sa chair mortelle, tandis que le chrétien attend son second avènement dans l'éclat de sa gloire éternelle. Que possédons-nous ici-bas, de notre salut, sinon une parole, une parole de Dieu ? Tous nos trésors sont renfermés dans cette parole, et n'ont d'existence que dans l'avenir. Ils ne sont pas venus encore, « les temps de rafraîchissement attachés à la présence du Seigneur ; » elles ne sont pas encore ouvertes devant nous les

demeures de la félicité éternelle ; les couronnes ne sont pas encore sur nos têtes ni les palmes dans nos mains ; nous marchons ici-bas dans la douleur et l'obscurité ; et si notre espérance était bornée à cette vie, « nous serions, » dit l'apôtre, « les plus malheureux de tous les hommes. » Mais nous possédons une chose, et cette chose nous met au-dessus des plus riches, des plus puissants, des plus heureux d'entre les hommes : c'est la parole de notre Dieu. Quelle n'est pas la puissance d'une parole, même sur la terre ! Une simple signature, la simple déclaration de la volonté d'un homme, suffit pour attacher une fortune entière à un morceau de papier qui n'a par lui-même aucune valeur : quelle ne sera donc pas la vertu toute-puissante de la parole du roi des rois, du maître souverain des cieux et de la terre ; et combien ne seront-ils pas riches ceux qui posséderont cette parole, qui auront fondé sur cet engagement immuable toutes leurs espérances de bonheur ! « Dieu, » nous dit l'apôtre, « voulant montrer plus abondamment aux héritiers de la promesse l'immutabilité de son conseil, y a fait intervenir un serment ; afin que par le moyen de deux choses immuables, dans lesquelles il est impossible que Dieu mente, nous ayons une ferme consolation, nous qui avons notre refuge à saisir l'espérance qui est devant nous, et que nous tenons comme une ancre de l'âme, sûre, ferme, et qui pénètre au-delà du voile »..... Ah ! c'est là seulement, c'est dans la seule parole du

Seigneur que nous pouvons trouver la paix ; là seulement il y a du repos pour notre âme fatiguée à la recherche de la vérité, « ballottée à tout vent de doctrine » et à tous les systèmes humains ! Notre salut, notre sécurité, notre vie n'est que dans la foi. Avouons-le, malgré tout ce qu'ont de solide et de frappant les preuves qui établissent la divinité de l'évangile ; malgré tous ces témoignages magnifiques que déposent en sa faveur les plus nobles intelligences, les plus beaux génies qui aient paru sur la terre, tout cela ne suffit pas encore pour chasser à jamais le doute de nos cœurs : il y a des moments où ce doute angoissant revient nous torturer, où nous sentons que tous les raisonnements humains, que toutes les considérations intellectuelles sont impuissantes à nous satisfaire, et qu'il n'y a de refuge pour notre cœur que dans une confiance absolue, surnaturelle, irraisonnée, aux déclarations du Seigneur. Montaigne disait que le doute est un oreiller commode et doux pour s'endormir au milieu des agitations de la vie ; mais nous sentons trop que c'est là un mensonge, et que ce repos paisible dont notre cœur a besoin ne se trouve pas là où le plaçait le philosophe sceptique ; il n'est pas dans le doute, pas plus que dans aucun système de philosophie humaine : il n'existe que dans la foi, dans ce complet abandon, dans cette confiance absolue qui ne se raisonne pas, qui ne se justifie point par la logique humaine, et qui nous fait aventurer notre avenir

éternel sur une parole du Seigneur ! Les obscurités peuvent se presser sur notre chemin et dans notre cœur, la douleur peut nous atteindre, la maladie peut nous faire sentir ses cruelles étreintes, nous pouvons perdre ce que nous aimons le mieux sur la terre, tous les appuis humains peuvent nous manquer à la fois : que nous importe ? notre espérance repose sur quelque chose que rien d'humain ne peut atteindre : c'est la parole de notre Dieu ; et nous savons qu'un jour viendra où, pour nous comme pour Siméon, il nous fera « selon sa parole ! »

Toutefois nous n'en sommes pas réduits à la seule attente ; le Seigneur ne nous laisse pas livrés uniquement à cette foi obscure et presque avengle, qui est obligée de croire sans voir, et qui n'a son point d'appui que dans l'avenir. Il est des moments dans la vie chrétienne où la foi devient si claire et si vive qu'elle se change presque en vue ; où le fidèle sent d'une manière si saisissante la vérité des choses qu'il espère, qu'il les goûte déjà par avance ; où le salut devient pour nous une réalité vivante, que nous pouvons comme voir de nos yeux et toucher de nos mains : et c'est là encore un des caractères de ce salut que Jacob saluait en espérance, et que contempla Siméon. C'est dans un de ces moments où la foi se change en vue que Siméon reçut dans ses bras l'enfant Jésus et qu'il s'écria : « mes yeux ont vu ton salut ! » Pour lui

le salut avait pris en ce moment une forme visible et palpable ; il le portait dans ses mains, il le pressait sur son cœur ; et autant il était assuré de tenir entre ses bras ce petit enfant qui souriait au regard de sa foi , autant il était assuré que Dieu lui avait donné la vie éternelle.

Cette vue radieuse du salut , qui faisait la joie de Siméon , peut devenir aussi et doit devenir en effet notre partage, même dans cette vie d'épreuve et d'obscurité. Nous ne sommes pas appelés à tenir dans nos bras l'enfant Jésus ; nous ne verrons jamais ici-bas ce sauveur adorable « sur les lèvres duquel la grâce était répandue, » et qui est « plus beau qu'aucun fils des hommes : » mais nous pouvons pourtant le posséder, nous pouvons pourtant réaliser sa présence d'une manière aussi certaine que si nous le contemplions des yeux de la chair ; nous pouvons et nous devons en venir à dire avec saint Jean : « ce que nous avons entendu , ce que nous avons vu de nos yeux , ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché de la parole de vie, c'est là ce que nous annonçons. » Quel est le chrétien fidèle qui n'ait senti parfois de cette manière la présence du Seigneur, qui n'ait vu son sauveur et son Dieu ? Dieu a bien d'autres moyens de se manifester à nous que les organes des sens : bien plus, ces organes matériels et grossiers ne sont pas la source de certitude la plus puissante ni la plus absolue. Je suis certain de

ce que j'ai vu de mes yeux : mais je suis plus certain encore, s'il est possible, de ce que Dieu a dit à mon cœur par son Esprit. Les faits de l'ordre moral sont plus certains que ceux de l'ordre physique. En effet, pour effacer la trace d'un fait de l'ordre physique, il suffit de détruire un sens : tandis que pour anéantir la preuve d'une vérité morale, il faudrait anéantir cette âme que Dieu a faite immortelle. Qu'un homme naisse aveugle ou sourd, et pour lui les sens ou les couleurs seront comme n'existant pas : mais il aurait beau être privé de tous les sens, il portera toujours au-dedans de lui la preuve de l'existence de Dieu, parce que Dieu lui parle par la conscience. Eh bien ! ce même Dieu qui parle à l'homme naturel par la conscience, parle à l'âme fidèle par son Saint-Esprit ; cet esprit de lumière et de puissance nous rend présentes les choses de la foi, d'une manière plus immédiate encore et plus certaine que ne pourrait le faire une vue matérielle.

Mais qu'ai-je besoin de m'étendre longuement sur ce caractère du salut dans un jour comme celui-ci : dans un jour où le Seigneur veut réellement, comme il fit pour Siméon, se laisser voir à nos yeux et toucher de nos mains ! Quand nous tiendrons dans nos mains, quand nous porterons à nos lèvres ce pain et ce vin de la cène, vivants symboles, mystérieuse communion du corps et du sang de Christ, ne serons-nous pas aussi assurés de le posséder, ce doux et

puissant sauveur, que pouvait l'être Siméon lorsqu'il tenait dans ses bras l'enfant Jésus ; et ne pourrions-nous pas, en quittant la table sacrée, répéter avec lui : « mes yeux ont vu ton salut ! »

Ce n'est pas seulement dans la cène que la fête d'aujourd'hui met sous nos yeux ce sauveur qui est l'objet de notre foi. Elle nous le montre dans cette crèche qui fut son berceau, adoré des bergers et des mages, acclamé par les milliers de l'armée céleste, brillant dans son abaissement d'une gloire toute divine. Ah ! ce n'est pas un souvenir froid et mort que celui qui s'attache aux solennités chrétiennes ! Il y a ici plus qu'un souvenir : il y a une réalité. Il y a comme une relation vivante établie par ces rites sacrés entre notre âme et les objets qu'ils nous retracent. Quant à moi, les fêtes chrétiennes me transportent dans les grandes scènes de la vie du sauveur comme au milieu de saisissantes réalités. Au jeudi saint je le vois dans la chambre haute, prenant son dernier repas avec ses disciples, leur distribuant la coupe et le pain, et je l'entends leur dire de sa voix pénétrante et douce : « en vérité, en vérité, l'un de vous me trahira ! » Au vendredi saint je le contemple cloué sur une croix entre deux brigands, je m'approche avec le disciple bien-aimé, je recueille sa dernière prière et son dernier soupir, et je ne m'éloigne du pied de cette croix qu'arrosé du sang de la nouvelle alliance répandu pour la rémission des

péchés. Au jour de Pâques je le vois triomphant du tombeau par la puissance glorieuse de son père, j'assiste à son entretien avec Marie, j'écoute ses dernières instructions à ses amis, pour le suivre bientôt montant au ciel sur une nuée en présence des disciples ravis d'admiration. Et dans cette fête si touchante et si belle qui nous réunit aujourd'hui, je m'approche avec les bergers de la crèche où est couché mon sauveur, avec eux je me prosterne devant lui et je l'adore; je le vois porté au temple et présenté au Seigneur par ses parents, je le vois accueilli et célébré par Anne, la veuve selon Dieu; je vois le vieux Siméon le recevoir dans ses bras en versant des larmes de joie, et j'entends sortir de sa bouche fidèle cette parole qui traduit les sentiments de mon cœur : « mes yeux ont vu ton salut ! »

Le dernier caractère de ce salut, tel qu'il se révèle dans les paroles de Siméon, c'est qu'il nous met en état de mourir en paix. « Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, » c'est-à-dire, évidemment : tu laisses mourir ton serviteur en paix. Après avoir vu Jésus, et dans cet enfant divin l'accomplissement de la parole du Seigneur, Siméon pouvait mourir en paix.

Il mourait en paix, parce qu'il savait que les promesses étaient accomplies, parce que la longue attente de l'église était justifiée à ses yeux, parce qu'il ne pouvait conserver aucun doute sur la vérité de cette ré-

véléation divine qui commence à notre premier père , pour continuer par Moïse et par les prophètes , et se terminer enfin dans la personne du messie. Siméon avait reçu de Dieu la promesse de vivre jusqu'à ce qu'il eût vu le messie. Dès-lors, de l'accomplissement de cette promesse dépendait pour lui la vérité de l'ancienne alliance tout entière. Aussi longtemps que Christ n'avait point paru, il pouvait manquer quelque chose à la fermeté de sa foi ; des doutes pouvaient encore s'élever dans son esprit ; il se demandait peut-être quelquefois avec anxiété si les prophéties étaient vraies , si l'attente des croyants n'était point vaine , si les Abraham, les Moïse, les David et tant d'autres qui étaient morts dans la foi, ne s'étaient pas reposés sur une espérance illusoire. Dès qu'il a vu le messie, dès qu'il a tenu l'enfant divin dans ses bras, toutes les incertitudes s'évanouissent, tous les doutes s'effacent, toutes les obscurités se dissipent, et il peut mourir en paix.

Il mourait en paix, surtout, parce qu'en reconnaissant la vérité de toutes les promesses de l'ancienne alliance, il savait par là même que ses péchés étaient effacés et qu'il n'y avait plus pour lui de condamnation. Il savait que ce faible enfant qu'il avait sous les yeux était la sainte victime annoncée par David, par Esaïe et par Daniel ; il le voyait déjà « entouré d'une assemblée de méchants, » « les mains et les pieds percés, » « retranché du monde, mais non pas pour

soi ; » il le voyait « navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités, mené à la boucherie comme une brebis muette, laissant tomber sur soi le châtimeut qui nous apporte la paix, et nous achetant la guérison par ses meurtrissures. » Siméon s'appliquait par la foi ce divin sacrifice, il en recueillait le fruit ; et bien qu'il doive quitter aussitôt, après l'avoir à peine entrevu, ce messie attendu si longtemps, il meurt en paix parce qu'il est assuré d'une félicité éternelle après sa mort.

Mes frères, pour nous aussi le secret de mourir en paix ne se trouve que dans la possession de Christ. C'est quand nous avons reçu Christ dans notre cœur par la foi comme Siméon le reçut dans ses bras, c'est alors seulement que nous pouvons dire comme lui : « Seigneur ! tu laisses aller ton serviteur en paix. » Alors tous les événements du monde nous paraissent de peu d'importance auprès des dispensations merveilleuses par lesquelles Dieu a voulu amener notre salut ; nous oublions tout le reste à contempler cet abîme d'amour « où les anges s'efforcent de voir jusqu'au fond, » et nous disons avec saint Paul : « je regarde toutes les autres choses comme une perte, en comparaison de l'excellence de la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ. » Alors aussi nous marchons sans crainte à la rencontre de ce jugement éternel qui est suspendu sur nos têtes, et qui fait de la mort « le roi des épouvantements » pour quiconque n'a pas donné son cœur à Jésus. Hors de Jésus, il n'y a point de paix

véritable en présence de la mort. Il peut y avoir étourdissement, oubli volontaire de la mort et du jugement ; il peut y avoir illusion, espérance trompeuse fondée sur une vue fausse du péché et de la sainteté divine ; il peut y avoir mensonge, effort violent du pécheur pour en imposer aux autres sans pouvoir se tromper lui-même : mais une paix réelle, solide, profonde en présence de la mort, cette paix-là ne se trouve qu'en Jésus-Christ. Il faut que nous ayons cru et que nous ayons connu que le fils de Dieu est venu du ciel sur la terre pour nous sauver, qu'il s'est offert pour nous en victime d'expiation à la justice divine, que tous nos péchés ont été condamnés et punis dans sa personne sans tache ; il faut que nous-l'ayons vu par la foi naissant dans l'étable de Bethléem, grandissant comme un simple fils des hommes, vivant d'une vie semblable en tout à la nôtre excepté dans le péché, méprisé et rejeté de son peuple, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, souffrant la faim, la soif, la fatigue, l'abandon de ses proches, la trahison de son ami, courbé en Gethsémané sous le poids d'une agonie sanglante, arrêté comme un malfaiteur, condamné par un jugement dérisoire, livré aux plus vils opprobres, battu de verges, couronné d'épines, cloué sur une croix — et tout cela pour nous, à notre place, pour souffrir la peine de nos péchés : il faut que toutes ces choses soient devenues pour nous des réalités, comme l'était pour Siméon la présence de cet enfant qu'il tenait dans

ses bras : il faut tout cela pour que nous puissions mourir en paix. Mourir en paix ! céleste trésor ! seule chose vraiment nécessaire ! seul but de la vie digne d'une créature immortelle : car cette vie, qui n'est qu'un passage rapide à une autre existence, n'a de prix qu'autant qu'elle nous prépare à ce qui doit suivre. Celui-là est véritablement heureux, et celui-là seul est heureux, qui n'a pas à craindre la mort ; qui l'attend comme une messagère de bonnes nouvelles ; qui peut s'avancer en paix au-devant de tous les événements de la vie, assuré que, quoi qu'il arrive, son âme est sauvée pour l'éternité ; qui, chaque soir en s'endormant, peut se dire : dussé-je mourir cette nuit même, ma place est marquée auprès de Jésus dans le ciel ; qui, à toutes les agitations, à toutes les douleurs, à tous les deuils de cette vie, peut opposer la certitude d'un prochain délogement vers une félicité éternelle !

La connaissez-vous par expérience, mes bien-aimés frères, cette paix en présence de la mort, cette paix qui vient de Jésus et de lui seul, qui rayonne de l'enfant de Bethléem aussi bien que du crucifié de Golgotha ? avez-vous déposé pour toujours au pied de la croix le fardeau de toutes vos craintes, de tous vos péchés, de toute votre condamnation, de toutes vos douleurs ? Avez-vous appris à désespérer de vous-mêmes pour ne plus espérer qu'en Christ et en son salut ? possédez-vous la vie éternelle, et pouvez-vous

dire avec Siméon : « Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix ; car mes yeux ont vu ton salut ? » Ah ! si vous étiez encore étrangers à cette paix de Jésus, pourquoi ne commenceriez-vous pas aujourd'hui même à la goûter, et quel moment plus favorable pourriez-vous attendre pour l'acquérir ? « c'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut ! »-aujourd'hui Jésus vient à vous d'une manière plus pressante et plus tendre encore que d'ordinaire, pour vous offrir sa paix. Il se présente sous les traits les plus doux, les plus attrayants possible; il voile, pour se mieux rapprocher de vous, l'éclat de sa divinité; il laisse dans le ciel sa gloire, sa justice et sa puissance, et vous n'avez devant les yeux, comme Siméon, qu'un faible et doux enfant qui vous tend les bras et vous sourit avec amour. Ne voulez-vous pas l'accueillir avec Siméon et le presser sur votre cœur ? ne voulez-vous pas éprouver tout ce qu'il y a de joie, de vie, de salut dans cet enfant divin, et pouvoir vous aussi retourner en paix dans vos maisons après avoir vu le Seigneur ?

Et vous en particulier, frères et sœurs avancés en âge, vous qui approchez du terme de votre pèlerinage terrestre, ah ! c'est à vous surtout que j'ai à cœur d'adresser, en terminant, un sérieux et tendre appel. Cette nouvelle fête de Noël, cette nouvelle année qui va finir est une voix qui vous crie que le temps est court, et que bientôt il vous faudra parat

tre devant le Seigneur : êtes-vous prêts ? avez-vous comme Siméon reçu dans votre cœur le salut de Dieu, et pouvez-vous comme lui vous en aller en paix ? Que la fin de la vie est douce et belle lorsqu'elle est consacrée au Seigneur ! Qu'il est beau de voir un serviteur ou une servante de Christ employer ses dernières forces et ses dernières paroles à glorifier son Dieu sauveur ! Qu'y a-t-il de plus admirable sous le soleil qu'un vieillard chrétien chez qui, « à mesure que l'homme extérieur déchoit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour ; » qui mûrit paisiblement pour la gloire éternelle ; qui voit approcher sans crainte l'heure du délogement ; et qui, lorsque cette heure est venue, s'endort en paix, heureux d'échanger les épreuves et les obscurités de la vie présente contre les joies de la vie éternelle et la vue ravissante de son Dieu ! O que telle puisse être la fin de votre course, frères et sœurs qui nous devancez sur le chemin de l'éternité, vous que nous aimons et que nous vénérons comme nos pères et nos mères ! Que toutes nos veuves deviennent des Anne, et nos vieillards des Siméon, « justes et craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, » et s'en allant en paix prendre possession du salut de Dieu !

Mais c'est ton œuvre de toucher les cœurs, Seigneur Jésus, divin enfant de la promesse ! parle toi-même à nos âmes par ton Saint-Esprit ; parle-nous par ce regard perçant et tendre dont tu as le secret

et qui triomphe de la dureté de nos cœurs ; parle-nous par ce pain et ce vin sous lesquels tu voiles ta divinité ; parle-nous par cette crèche obscure où tu as voulu cacher ta puissance et ta gloire ; qu'il nous soit donné aujourd'hui de te trouver , de te voir , de te posséder en réalité ; et qu'après nous être approchés de ta crèche et de ta croix , nous puissions chanter , non pas des lèvres seulement mais du fond du cœur , ce cantique de tes rachetés : « Seigneur , tu laisses maintenant aller en paix tes serviteurs et les servantes : car nos yeux ont vu ton salut ! » Amen.

25 décembre 1849.